

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 28

Artikel: Morges
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192414>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nistration, qui aurait dû, nous semble-t-il, ajouter cette note au bas du programme de la journée : *Prière d'arranger ses affaires avant de partir.*

Ne pas oublier, en quittant Stalden, à deux minutes de cette station, de regarder, à droite, un rocher qui représente, d'une manière excessivement frappante, une femme couchée, et dont le profil est charmant : chevelure abondante, nez Roxelane, bouche souriante et qui semble vous dire : « Bon voyage, bien du plaisir, allez-y gaïement et sans *collaudation*. »

Le nom de cette aimable fée nous échappe... la belle... la belle... Demandez cela aux jeunes ingénieurs de la ligne.

Une chose plus grandiose, plus émouvante à remarquer, après avoir passé le beau pont de *Muhlilbach*, jeté d'une seule arche sur un large et profond ravin, c'est la scène qui s'offre aux yeux du voyageur, près de Kalpatran, dans la gorge sauvage et montante de *Kipfen*, où la section la plus imposante de la ligne a pris le nom populaire de *Rampe des cataractes*.

« Le train grimpe lentement en longeant des pentes rapides et couvertes d'éboulis parsemés de quelques sapins et érables, tandis que sur la rive opposée les hauts massifs rocheux ont laissé tomber des blocs énormes, dont les uns restent comme suspendus à mi-hauteur, et les autres ont roulé dans le lit de la Viège. Celle-ci lance vainement contre ces obstacles ses eaux sablonneuses et glacées, qui tombent en tumultueuses cascades et bondissent bruyamment en gerbes d'écume, que le courant d'air qui règne toujours là entraîne parfois jusque sur les wagons. »

Ces grandes scènes de la nature alternaient heureusement avec les collations qui nous étaient offertes au passage, et auxquelles présidaient ordinairement quelque aimable curé et le président de la commune, entourés de braves gens regardant, ébahis, ce mouvement si extraordinaire pour eux.

Ces derniers se ressentiront sans doute, pendant un certain temps, de ce nouvel état de choses, qui met fin à diverses industries dont plusieurs d'entre eux vivaient. Adieu les porteurs de colis, les commissionnaires et les muletiers, qui bénéficiaient des difficultés que le voyageur avait à vaincre, pour franchir le long trajet de Viège à Zermatt. Il en est ainsi au début de toute chose nouvelle ; mais comme toute chose nouvelle apporte avec elle ses ressources et ses progrès, l'époque de transition passée, on ne tardera pas à constater les promesses d'un avenir de plus en plus réjouissant.

Ils le comprennent du reste déjà, ces

braves montagnards, témoin leur bon accueil et l'empressement avec lequel ils nous versaient leurs vins généreux.

Un panier de bouteilles apparaissait-il, le train s'arrêtait ; une fillette, au gracieux costume valaisan, s'approchait-elle du train avec un bouquet à la main, le train s'arrêtait encore. Il fallait bien remercier cette charmante enfant, lui donner un baiser sur le front, et trinquer avec monsieur le curé : c'était l'horaire de famille.

Vers six heures, tout le monde prenait place autour des grandes tables dressées dans la belle salle de l'hôtel du Mont-Cervin, à Zermatt. Services élégants, verres de cristal de toutes formes et de toutes dimensions, pièces montées superbes, bouquet de fleurs des Alpes sur chaque couvert, tout annonçait un festin de premier ordre.

Ce qui a suivi l'a bien prouvé.

Nous nous abstenons de vous en détailler le menu distingué. Pourquoi vous mettre cruellement l'eau à la bouche !

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici, même en substance, les nombreux et excellents discours qui furent prononcés au dessert ; de ne pouvoir vous décrire la joie et les applaudissements qui ont accueilli les productions musicales de M. Rambert, fils, et de son ami M. Bourgeois, ainsi que la folle gaité qui a présidé au troisième acte, sous la véranda de l'hôtel, mais la place nous manque.

En résumé, réussite admirable de cette intéressante fête d'inauguration, durant laquelle MM. les membres du Conseil d'administration se sont vraiment multipliés pour être agréables à leurs invités. Ils ont droit à nos remerciements, ainsi que tous ceux qui ont collaboré à la réalisation de la nouvelle ligne, qui peut être considérée comme un événement, si l'on songe qu'il fallait, précédemment, neuf heures, à pied ou à mulet, par un mauvais chemin, pour se rendre de Viège à Zermatt. Il y a à peine quarante ans, ce dernier village était presque inconnu ; le curé du lieu, seul, servait quelques rafraîchissements aux rares voyageurs qui venaient lui demander l'hospitalité.

On sait ce que M. Seiler a fait depuis, et l'on peut prévoir déjà l'avenir de cette contrée, grâce au chemin de fer, qui va changer toute l'économie de la vallée, en lui apportant la vie, le mouvement et la prospérité.

L. M.

Morges.

A l'occasion du Tir cantonal, nous intéresserons peut-être nos lecteurs en leur rappelant les contes, les dictons et locutions populaires auxquels a donné lieu la petite ville de Morges :

LE BAILLI DE MORGES était très lié avec son collègue d'Aigle et lui faisait de fréquentes visites. Un jour d'automne, entr'autres, il se rendit auprès de son ami pour lui proposer une partie de chasse. Les premières victimes de nos chasseurs furent destinées à Madame la baillive de Morges, et le domestique Hans, qui accompagnait son maître, fut chargé de lui porter deux magnifiques lièvres.

Arrivé à Cully, Hans, qui se sent pris d'une soif ardente, entre à l'auberge et rencontre un ancien camarade dont il avait fait la connaissance à Berne, dans sa jeunesse.

— Que portes-tu là ? lui dit ce dernier.

— Mon cher, che borde deux peaux lièvres à mon bourgeoise.

— Diable, ils sont bien beaux, en effet.

— Foui, parlé ! et il me semble que le bourgeoise il aurait bien assez d'un... Qu'en dis-tu, Frédéric ?

Tout en conversant ainsi, les deux camarades, trinquant à qui mieux mieux, s'égayèrent, chantèrent bientôt et finirent par un excellent civet.

Arrivé à Morges, dans la matinée du lendemain, Hans, qui n'était plus sous l'influence du vin de Lavaux, commençait à réfléchir et n'osait pas se décider à franchir le seuil du château.

Enfin, il prend son grand courage et remet le lièvre à la cuisinière avec une lettre du bailli pour Madame ; puis il se retire dans sa chambre. Un quart d'heure après, sa maîtresse le fait appeler.

— Hans ! voilà un des lièvres, mais l'autre ?

— Eh bien, Madame... il y a celui-là, puis... l'autre.

— Oui, mais l'autre ? encore une fois.

— Eh bien, Madame, il y a l'autre et puis celui-là.

La baillive ne put pas obtenir d'autre réponse du pauvre garçon, qui, ne sachant comment se justifier, fut renvoyé immédiatement vers son maître avec une lettre de Madame.

— Hans ! s'écria le bailli de sa grosse voix, qu'as-tu fait de ce lièvre ? Tu l'as mangé, n'est-ce pas ?...

— Ah ! répondit Hans, en baissant la tête, Monsieur le bailli il est un fin poudre, jamais Madame il n'a pu le téviner.

L'ÉCOT DE MORGES. — La renommée nous gratifie d'une soif inextinguible. Elle est bien injuste. Les exigences du gosier ne sont que pour une faible part dans la quantité de liquide que tout bon Vaudois croit devoir absorber. Nous buvons souvent par convenance, pour ne pas désobliger. Traiter une affaire sans entrer au café voisin, se rencontrer à Lavaux sans rendre visite à la cave, serait une grave atteinte aux usages reçus.

On ne s'aborde pas sans parler du temps qu'il fait et sans ajouter : « Allons boire un verre. » La conversation ou le plaisir de se revoir aidant, l'unité devient la pluralité ; si bien qu'à Lavaux on en est venu à dire, pour se rapprocher un peu de la vérité : « Allons-en boire trois. » Il est vrai qu'ils sont petits.

On boit par convenance ; et c'est ici que nous voulons payer un juste tribut de reconnaissance aux auteurs restés inconnus de l'expression : *Faire l'écot de Morges*. Ils ont, dans bien des cas, retenu les buveurs en de justes limites ; ils sont devenus les auxiliaires précieux de la Société de tempérance, sans s'en douter, probablement.

L'une de ces occasions inévitables dont nous venons de parler vous fait entrer dans un café avec quelques amis, quoique le temps vous presse beaucoup plus que la soif. Vous vous hâtez de boire afin d'en avoir plus tôt fini. Mais voilà que la générosité d'un de vos compagnons s'obstine à régler l'écot. Là-dessus, protestations énergiques et discussion qui ne se termine décemment que par l'arrivée de nouveaux litres, que chacun paie à son tour, gracieusement, lors même qu'il regrette intérieurement cet excès de dépense aussi nuisible à sa bourse qu'à sa santé.

Mais si, par une heureuse inspiration, quelqu'un s'écrie, dès l'abord : *Faisons l'écot de Morges*, cette simple phrase met tout le monde d'accord ; on l'accepte comme une sentence ; c'est sans doute un effet de la confiance absolue qu'inspirent nos amis de Morges, de qui nous tenons tant de bonnes choses.

« Faisons l'écot de Morges ! » suprême ressource pour arrêter court celui qui veut vous faire boire malgré vous.

Nous signalons l'écot de Morges à la Société de tempérance, qui devrait l'ériger en maxime et en rechercher avec nous les premiers auteurs, dignes d'être mis au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

LES ZIZELETTES DE MORGES. — Un homme de La Vallée ayant amené des vaches au marché de Morges, entra dans une auberge pour prendre une chopine de vin. Voyant à la table voisine trois messieurs mangeant des petits oiseaux qui lui parurent fort appétissants, il appela le patron et demanda s'il pouvait en avoir aussi. « Impossible, lui répondit-on, nous venons de servir les derniers. »

Puis, avisant une cage où sautillaient en sifflottant deux petites linotes, il fit appeler le patron : « Et ces deux, ne pourriez-vous pas me les mettre, j'aimerais tant les goûter ! »

L'hôte regagna la cuisine, le sourire sur les lèvres, conféra un instant avec

ses gens, et revint dire, à son client : « Eh bien, monsieur, puisque vous le voulez, nous vous les mettrons. »

— Un peu vite, s'il vous plaît, j'ai bien faim !

Vingt minutes après, on apportait au Combier les deux volatiles, dont il eut raison en deux bouchées.

Quant au prix, il s'en souvint toute sa vie ; jamais il n'avait payé un diner si cher. En s'en retournant, il remarqua une multitude de petits oiseaux voltigeant dans les haies qui bordent la route de Morges à Collombier. Et furieux de sa déconvenue, il frappait à grands coups de fouet sur les branches, effrayant les moineaux qui s'y cachaient, en leur criant avec humeur : *Allà vo zein à Mordze, io lè zizelettes sè veindont bin.*

(Allez à Morges, où les petits oiseaux se vendent cher.)

LE PONT DE MORGES. — En 1720 existait à Morges une passerelle en bois que la moindre crue d'eau emportait, au grand détriment des intérêts de la localité. Madame la baillive, qui aimait ses administrés et souffrait de cet état de choses, proposa au petit conseil d'établir, à ses frais, un pont solide sur la rivière, à la condition, toutefois, que toutes les bêtes qui, le mardi gras, traverseraient la passerelle de 10 heures à midi lui appartiendraient. Messieurs du conseil, informés de ces intentions bienveillantes et ne voulant pas être en reste de bons procédés, achetèrent cent oies grasses, oiseau très commun dans la localité, avec l'intention de leur faire traverser le pont. Au jour et à l'heure indiqués, ils arrivent sur la place du manège, précédés de leur troupeau, mais les bêtes, intimidées sans doute par la foule, s'envolent toutes dans la direction de Tolochenaz. Les conseillers, ahuris de ce contre-temps et voulant faire leurs excuses à Madame, qui les attendait de l'autre côté de la rivière, passent le pont aux applaudissements de la population. La baillive, souriante, déclare ne pouvoir garder qu'un seul des membres du conseil et renvoie les autres. Elle fut si satisfaite de l'aventure, qu'elle fit bâtir le pont actuel, dont les fondations sont, dit-on, à cinq coudées au-dessous du niveau de la mer.

Et voilà pourquoi : solide comme le pont de Morges, signifie solide en dialecte, en dépit du proverbe.

Souscription DAVEL

Liste précédente.	Fr.	90	50
M. G. Baatard, Renens.	»	3	—
Total.	Fr.	93	50

On homo charitablio.

Dein lè teimps dè tchertà, coumeint après onna crouïe annàïe, ào bin on hivaï frài et qu'a destrà dourà, l'est on rudo affèrè po lè pourrés dzeins ; kà s'on a prào marmaille et pou d'ovradzo, n'ia pas ! faut tot paràï vivrè, sè veti et avàï on lhì cauquie part. Po lo medzi, on fà coumeint on pào ; s'on n'a ni pan, ni làitià, que n'est pequa tant èsi d'ein avàï, ora que lè fretéri ne sont perein coumeint lè z'autro iadzo, on s'ein passè, que cein n'est pas adé tant coumoûdo ; mà y'a adàï dâi bràvès dzeins que ne vo laissent pas crévà dè fan. Po lo veti, ma fàï, on s'affubliè cein qu'on a ; se la fenna a on bocon d'odré, le retacounè, le repétassè, po ne pas laissi vairè la chrètièntà, kà :

Vaut mî vairè copé su copé

Què perte su la pé.

Po lo bou, on ein tràovè adé ; dâo bou moo, mèclià avoué on pou dè bou dè louna, gravè dè dzalà, pè on teimps dè cramena ; mà lo diablo, c'est po trovà la mounia po pàyi la locachon dè son teni ; et y'a tant dè pourrés bràvès dzeins que voudriont pàyi ao termo, mà que ne pàovont pas.

L'autro dzo que dâi dzeins dévezàvont dè tot cein, onna bouna fenna desàï que se lè retso étiont ti dâi vretablio chrètiens, l'aidèriont bin mé àï pourro, na pas que la màiti dâo teimps sont sein pedi et ne lào font que dâi misèrès.

— Ah ! vo z'ài bin résen, vesena, répond onna prenetta que preteindâï avàï on homo bràvo et plein de tieu, me n'homo peinsè tot coumint vo et tràovè que l'est bin mau fé, quand on a dè quiet, d'étrè tant pressà dè portà plientè contrè lè pourro que dâivont ; assebin, quand on pourro locatéro ne pào pas pàyi, jamé me n'homo ne lo remet ào protioreu ; l'âmè mi gardà sè màoblio et lài derè dè s'ein allà.

SANS ENFANTS

par PAUL COURTLY

II

La femme Champion ne répondit pas tout de suite. Cette idée qu'elle pourrait un jour se séparer de ses enfants, pour un motif quelconque, ne lui était jamais venue, et elle en voulait presque à son mari de l'avoir eue le premier. C'est que, comme le disait quelquefois naïvement l'excellente mère, il n'y avait pas d'enfants de riches qui fussent aimés par leurs parents au point où Gustave et Georges l'étaient par les leurs.

— Aux Chênes ? chez ma mère ? répéta machinalement la femme du frotteur.

— Sans doute. Crois-tu que le bon air de la campagne ne conviendrait pas mieux aux enfants que celui du square St-Pierre ? A Gustave surtout : il grandit beaucoup et il est bien pâle depuis quelque temps.

— C'est vrai : mais aussi ne plus jamais les voir...